

* Fait Divers

Histoire vécue (Corse, plage de Porto)

Ils étaient partis la veille sa femme et lui tôt le matin de Marseille, sur le voilier de son ami Louis, le Milos.

Il avait été convenu qu'ils feraient la traversée vers la Corse à la voile puis que Louis les déposerait à Porto, avec l'annexe, un zodiac à moteur. Il n'était pas possible d'accoster mais Louis leur avait dit :

- C'est inutile. Vous n'aurez qu'à débarquer sur la plage. Betsy et moi, nous continuerons notre croisière vers le sud. Vous n'aurez qu'à laisser le canot là-bas et on le récupérera au retour. Vous trouverez aisément de la place dans un avion qui vous ramènera en France.

Le plan avait l'air simple mais pendant la nuit un fort Mistral s'était levé. Ce vent puissant qu'ils avaient par le travers arrière leur avait fait traverser la Méditerranée à un train d'enfer, sur une mer encore lisse. Il avait fait un quart de nuit de trois heures. Pendant qu'il était à la barre et que le neuf mètres filait sous un ciel constellé d'étoiles il avait entendu soudain un souffle puissant sur bâbord. Alors, sous la lumière blafarde de la Lune il avait vu le dos d'une baleine plus longue que le bateau qui, à une encablure de distance avait fait un bout de chemin avec lui pendant une dizaine de minutes.

La cote Corse était apparue à l'aurore. Les heures passant, la houle du large avait commencé à se lever. En face on distinguait le golfe de Porto et sa plage bordée d'eucalyptus. Ils chargèrent leurs bagages sur le canot pneumatique et saluèrent Louis et sa femme qui, virant de bord, prirent le cap vers le sud. Après avoir mis le moteur en marche ils mirent le cap vers la plage. Mais Louis, pourtant fin marin, n'avait pas suspecté à proximité sur la plage à une barre qui devait déjà être impressionnante et qui ne ferait que se renforcer avec les heures. L'atterrissage risquait d'être problématique. Le chavirage étant envisageable ils attachèrent solidement les bagages au zodiac et se préparèrent à prendre un bain forcé.

Ce fut effectivement ce qui se passa. En dépit de son adresse à barrer, la lame mit le canot de travers et celui-ci fut prit dans une déferlante. Tout passa à la baille. Dix secondes plus tard, bons nageurs, ils barbotaient dans l'eau turbide à côté de la coque retournèrent qu'il guidèrent vers la grève. Il ne restait plus qu'à tirer le bateau au sec et à mettre leurs affaires à sécher au soleil, ce qu'ils firent. Il regarda la barre qui s'était formée. Les déferlantes avaient déjà des hauteurs impressionnantes. Trois mètres, plus peut être. Il remarqua qu'un attroupement s'était formé sur la plage. L'attention de gens issus d'un camp de camping voisin, une bonne centaine, semblait se concentrer sur un point situé au delà des vagues. En clignant des yeux il aperçu effectivement un homme qui faisait des signes. Il était complètement seul. Apparemment il s'était fait prendre par une vague, avait été emmené au large et semblait en difficulté.

- Bon sang, ce type est en train de se noyer, tout simplement, dit-il à voix haute.

Les minutes passèrent. Personne ne faisait rien, ne disait rien, mais aucun n'aurait voulu perdre une miette du spectacle. Sa femme alla rejoindre le groupe des campeurs pour observer, elle aussi.

Il évalua la situation. Il était clair que le type ne pourrait pas franchir la barre en sens inverse, tout seul. Visiblement à bout de force il avait d'ailleurs cessé de faire des gestes d'appel au secours. De temps en temps sa tête disparaissait sous des rafales d'écume. La seule solution était d'aller à son secours en franchissant les déferlantes en plongée, en nageant au ras du fond pendant une cinquantaine de mètres. Excellent nageur et capable de retenir sa respiration pendant plus d'une minute il s'estimait capable de le faire. Il se mit à réfléchir à voir haute, seul sous l'ombre d'un arbre.

- A trois cent mètres sur la gauche les déferlantes sont un peu moins fortes. Sa sera plus facile pour passer. Mais quand j'aurai rejoint le type, je ferai quoi ? je ne pourrai pas le remorquer sous l'eau pour faire le trajet inverse de la même façon. Si on s'embarque tous les deux dans une déferlante je n'arriverai pas à le tenir. Non seulement je vais le perdre mais la vague risque de nous assommer tous les deux sur le fond et ça fera deux noyés au lieu d'un. Ce n'est pas la solution.

La solution était d'attacher l'homme à une bouée et de le balancer dans la vague. Il boirait sans doute la tasse un bon coup mais continuerait à flotter. Près du bord il y aurait bien quelques courageux pour aller le récupérer dans l'eau blanchie par l'écume pendant que lui se dépêcherait de faire le trajet de retour en sens inverse, toujours en nageant sous l'eau.

Certains campeurs avaient amené leurs appareils photos et prenaient des clichés au téléobjectif. Il alla vers le groupe.

- Il me faut une bouée de gosse, gonflable, qui ait la forme d'une chambre à air. Il me faut cela et une corde.

Les gens toisèrent sans réagir un homme qui n'avait pas la tenue du sauveteur professionnel, le bonnet, le sifflet à roulette, l'équipement, comme dans les séries télé. Tout n'était qu'une question de minutes mais ceux-là, visiblement, attendaient que Superman apparaisse dans le ciel avec sa belle cape bleue. Il se fit plus insistant.

- Je vais essayer de tirer ce type de là, vous comprenez ? Il me faut une chambre à air ou une bouée de gosse ayant cette forme, plus une corde. Allez vers vos tentes et trouvez-moi ça. Bougez-vous, merde !

Il y eut un certain flottement. On sentait que ces gens hésitaient à quitter leur poste d'observation et ne voulaient pas manquer le moment où le type coulerait. Il y eut un certain flottement puis un homme et une femme se décidèrent et prirent le chemin du camping. La femme revint avec une bouée de gosse et l'homme avec une longue corde. Il alla à son sac, sortit son canif et entreprit d'en couper un bout de quelques mètres.

- Oh, vous allez la couper ! s'exclama l'homme qui avait apporté le filin.

Il ne répondit pas et acheva son travail. A deux cent mètres un homme était en train de mourir et celui-là se préoccupait de sa fichue corde, pensa-t-il. Mais ça pourrait être pire. De la corde, il y en avait des centaines de mètres dans ce fichu camping. N'importe qui aurait pu en

prélever une longueur suffisante en coupant à l'aide d'un vulgaire couteau de cuisine un des tendeurs de sa maison de toile. Mais celle-ci se serait immédiatement effondrée. Impensable. Celui-là avait au moins fait le geste d'aller chercher sa corde et de la ramener.

Les gens ont des comportements étranges dans les situations de crise. Au moment du naufrage du Titanic les passagers se sont contentés d'attendre de pouvoir prendre place dans les canots de sauvetage dont on sait qu'ils étaient en nombre insuffisant. Le capitaine, complètement dépassé par les événements, se contenta quant à lui de rester dans sa timonerie, hébété, choisissant de sombrer avec le navire, de même que l'ingénieur qui avait conçu le bateau et qui était à bord, alors que l'un ou l'autre auraient pu dire :

- Allez chercher des haches, des scies, des clous et des cordes. Démontez ou arrachez tout ce qui est en bois dans le navire. Faites les radeaux de fortune permettant aux gens d'être simplement au sec en attendant les secours. Tout le monde ne pourra pas prendre place dans les canots. Prévenus, des navires ne tarderont pas arriver et la mer est plate comme la main. Si vous ne faites pas cela, même maintenus en surface par votre gilet vous allez tous périr d'hydrocution en quelques minutes dans cette eau proche de zéro degré.

Du bois, à cette époque, il y en avait des tonnes à bord, sur les murs des cabines ou tout simplement sur le pont. Une telle mesure aurait permis de sauver un grand nombre de personnes, puisque, finalement, le bateau mit plus d'une heure à couler. Mais personne n'avait été capable de penser à cela, personne. Les gens avaient attendu sans prendre la moindre initiative pendant que l'orchestre jouait, à l'arrière "plus près de toi, mon Dieu".

Il dégonfla la bouée et la glissa dans son slip. Avant de partir un se tourna vers un buisson et pissa sous les yeux d'une mère de famille courroucée qui lui lança "Vous pourriez faire attention. Il y a des toilettes à l'entrée du camp !" Puis, remorquant un enfant au bout de chaque bras elle les emmena voir "le monsieur qui était en train de se noyer". Il enroula la corde autour de sa taille et gagna l'extrémité de la plage à pas lents en prenant de profondes inspirations pour se préparer à sa plongée. En aval de la ligne où éclataient des déferlantes la mer formait s'était transformée en tapis d'écume totalement blanc. Il s'avéra vite impossible d'y progresser en marchant avec de l'eau jusqu'à la ceinture tant les turbulences étaient vives. Il nagea sur quelques dizaines de mètres puis s'immergea. Des palmes auraient été bienvenues mais cela l'aurait retardé d'essayer d'en trouver à sa taille dans le camp. Dans une eau aussi agitée un masque sous-marin n'aurait pas tenu une seule seconde. Sous l'eau, pendant qu'il progressait au ras du fond, le ressac le faisait bouger d'avant en arrière à chaque passage de lame. Il constata que la mer avait effectivement formé un petit talus de galet à l'endroit où les vagues éclataient. Parfait pour assommer l'imprudent qui oserait s'aventurer en surface.

Quand la visibilité commença à s'améliorer un peu il et que le mouvement de brassage devint plus faible il estima qu'il était parvenu suffisamment en amont des déferlantes pour refaire surface. Il crawlait vigoureusement vers l'endroit où l'homme devait se situer. Celui-ci était facile à localiser : les campeurs étaient agglutinés juste en face. Arrivé sur les lieux il ne vit personne. Sur la plage, devant les campeurs, son épouse, arborant un large sourire, agitait frénétiquement ses bras. Il pensa que le type avait du être entraîné par un lame et qu'il flottait peut être en aval des déferlantes. Il fit demi-tour en entreprit de faire le chemin inverse pour tenter d'aller le récupérer au plus vite. Quand il rejoignit le groupe il interrogea sa femme.

- Alors, où est-il ?

- Il a coulé juste avant que tu arrives sur les lieux.

- Mais alors, pourquoi me faisais-tu des signes ?

- Je voulais te montrer que j'étais là.

Il scruta longuement la mer et ne vit rien. Tout était joué, maintenant, il le savait. S'il ne s'était pas basé par les grands gestes que lui faisait sa femme et était resté au delà des déferlantes il aurait pu tenter en plongeant d'apercevoir le corps du gars, flottant entre deux eaux. Mais là, c'était fichu. Comme il n'y avait plus rien à voir les gens commencèrent à se disperser les uns après les autres et retournèrent vers leurs tentes. Deux policiers en tenue arrivèrent, "doucement le matin, pas trop vite le soir" et l'invectivèrent aussitôt :

- Dites, vous avez vous ce que vous avez fait ? Vous êtes complètement fou, ma parole. Vous auriez pu y rester. Vous ne vous rendez pas compte que cette plage est extrêmement dangereuse par mauvais temps.

- En tout cas, ça n'est pas indiqué.

- Les gens ne lisent pas.

- Pourquoi n'y a-t-il pas une bouée ancrée, plus au large, comme sur les autres plages ?

- Ici, la mer finit par tout emporter. Il faudra que vous passiez au commissariat pour faire une déclaration.

Un couple, au passage, leur lança :

- Il paraît que c'était un Danois venu par charter avec sa fiancée.

L'homme et la femme s'éloignèrent. Il s'adressa à son épouse.

- Cette femme, tu l'as vue ?

- Oh, laisse tomber. Des gens doivent être en train de s'en occuper. Allons récupérer les affaires et amenons le canot au village.

- Je préfère vérifier.

Ils se mirent à la recherche de la jeune femme et trouvèrent dans le camping, à l'écart, une jeune danoise assise à même le sol, la tête enfouie dans ses bras. Il l'interpella et, constatant qu'elle ne comprenait pas un mot de français, conversa avec elle en anglais. Elle était effectivement arrivée par charter la veille au soir avec son compagnon. Celui-ci avait absolument voulu se baigner dès le lendemain matin, malgré l'état de la mer, un danger qui n'était d'ailleurs pas signalé par quoi que ce soit.

Ils prirent une chambre dans l'hôtel où la jeune femme était descendue. Elle semblait avant tout heureuse de ne pas se retrouver seule et souriait. Elle l'avait identifié comme les français qui avait tenté de sauver son compagnon. Elle ne semblait pas réellement affectée parce qu'elle

venait de vivre ou alors peut-être n'en était-elle pas encore consciente. Pendant le dîner elle leur parla de sa vie d'étudiante à Copenhague.

Soudain le restaurateur se plaça derrière la jeune fille et, par geste, lui fit signe qu'il souhaitait lui parler, à l'écart.

- Oui, que se passe-t-il ?

- La mer a rejeté le corps.

Le mistral était effectivement complètement tombé et la houle commençait à faiblir. Il accompagna l'hôtelier jusqu'à la plage. Une douzaine de campeurs s'étaient déjà rassemblés. Sous la lueur de la lune on apercevait le dos d'un homme émergeant de l'écume. Il était "l'homme qui avait tenté de sauver le nageur". Il était normal qu'on ait pensé à faire appel à lui "pour aller récupérer le noyé".

Il saisit le corps et fut surpris de sa rigidité. Un des campeurs l'aida à porter ce jeune nordique, assez grand, et à le déposer sur la plage. Il le prit par les épaules et l'autre carrément par les chevilles. La mer, efficacement refroidie par le mistral avait transformé le corps du jeune homme en statue glacée. Il avait maintenant achevé sa tâche. A l'hôtel il trouva un médecin qui lui donna de quoi sonner la jeune fille pour la nuit. Le maire du village vint vers lui.

- Le corps, il faut l'enterrer dès demain. Sinon avec cette chaleur il ne va pas tarder à se décomposer. Moi je ne veux pas avoir d'ennuis, vous comprenez....

- Oui, vous ne voulez pas d'ennuis... je comprends.